

Le 125e anniversaire de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich: à la croisée des chemins

Autor(en): **Weibel, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ingénieurs et architectes suisses**

Band (Jahr): **106 (1980)**

Heft 24

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-73994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le 125^e anniversaire de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich

A la croisée des chemins

Parmi les institutions qui ont assis dans le monde la réputation dont jouit la technologie suisse, l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich a apporté une contribution immense. D'une part, l'industrie suisse — largement orientée sur l'exportation — a bénéficié du haut niveau des diplômés de Zurich tant dans le domaine de la recherche et du développement que dans celui de la production, d'autre part, les ingénieurs et les architectes EPFZ œuvrant à l'étranger ont apporté de multiples preuves des connaissances acquises au cours de leurs études sur les bords de la Limmat.

Traditionnellement, de larges milieux étaient fiers de ce label de qualité des diplômés du Poly. On citait avec complaisance leurs plus belles réalisations, si bien illustrées par l'exposition itinérante consacrée à Othmar Ammann. Le prix de cette réussite n'était pas discuté et une carrière couronnée par un diplôme voire un doctorat de l'EPFZ bénéficiait d'un prestige certain. Ce temps serait-il révolu?

Deux phénomènes récents remettent aujourd'hui en question cette situation enviable. Au moment où l'on célèbre le 125^e anniversaire de l'EPFZ, on ne peut manquer de s'interroger sans euphorie sur les risques qu'ils font courir à l'Ecole où sont passés tant d'entre nous.

Le prix du progrès

L'évolution de la technique voit cette dernière jouer un rôle de plus en plus important dans chaque aspect de la vie quotidienne. Si l'on considère le domaine aérospatial, par exemple, on constate que des recherches axées sur des projets extrêmement ambitieux et fort loin de nos préoccupations normales débouchent sur des découvertes immédiatement applicables à des produits de grande diffusion. Quoiqu'en aient les contempteurs de la technique, elle nous apporte des progrès véritables.

La nostalgie est une chose, revenir aux conditions de travail, à la situation sanitaire et économique du siècle passé en est une autre.

L'avancement des sciences et des technologies se fait aux prix d'investissements toujours plus importants, notamment dans le domaine de la recherche.

L'inéluctable rapport entre la recherche et les résultats concrets de notre industrie n'est que mal perçu par les milieux non directement concernés. Au moment où les finances publiques connaissent des lendemains qui déchantent, il est bien sûr tentant de remettre en cause la part de l'Etat dans le financement de la recherche scientifique, à laquelle les Ecoles polytechniques ont une part importante. Cette critique a d'autant plus de chances d'être entendue par les cercles politiques que sont abstraits les objets de la recherche.

Cette situation requiert de l'Ecole un effort accru pour informer le public de l'orientation de ses travaux. Le volet de l'enseignement est facilement accepté; il s'agit donc de montrer de façon convaincante que la qualité des cours, donc la compétence des futurs diplômés, dépend directement du niveau des recherches conduites par l'Ecole.

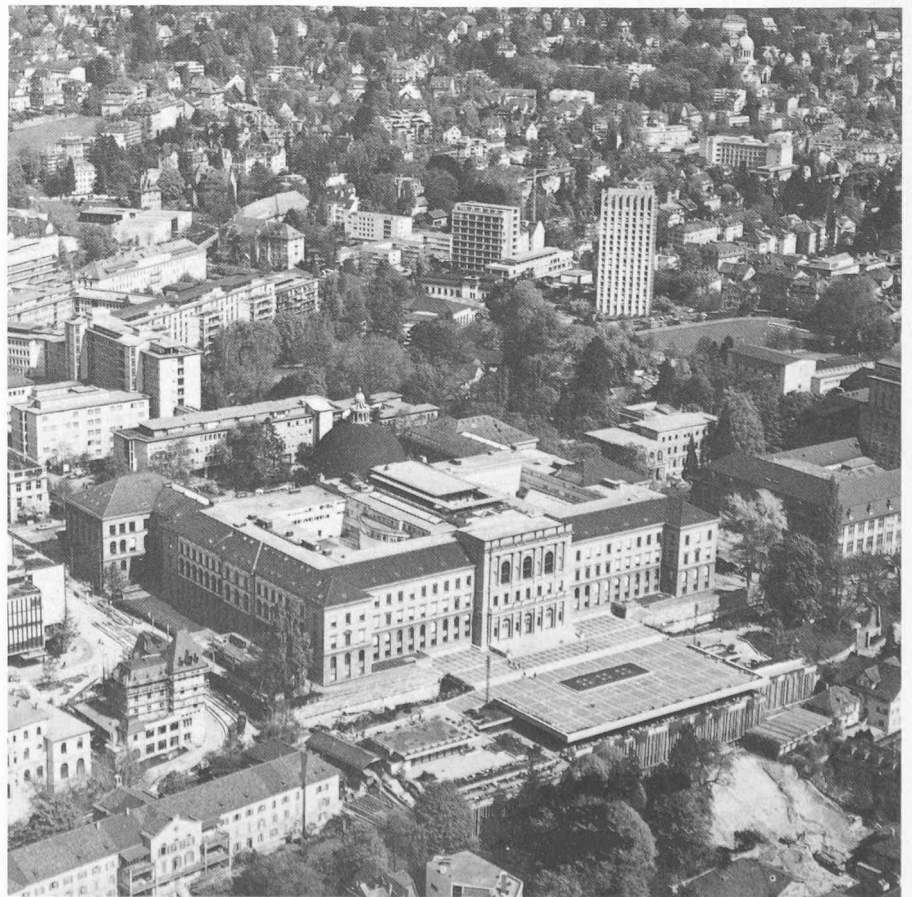
On peut estimer que l'organisation de journées « Portes ouvertes » constitue un

élément important de cette information accrue: elle n'en est pas le seul. Il s'agit de mieux montrer comment les diplômés bénéficient dans leur carrière professionnelle de connaissances fondées sur l'activité de recherche de leur Ecole. S'il est vrai que l'industrie joue également son rôle dans la recherche, on ne saurait lui en faire porter le seul poids. Les impératifs économiques restreignent dans une certaine mesure les possibilités des chercheurs de l'industrie et empêchent évidemment que les résultats en soient accessibles à chacun. Des travaux menés dans le cadre d'une haute école sont probablement plus coûteux, moins orientés vers une exploitation immédiate, certes; en revanche, ils peuvent être consacrés à des domaines plus avancés et leurs résultats sont très largement publiés. En outre, il est possible, au sein d'une Ecole polytechnique, d'entreprendre des projets pluridisciplinaires d'importance nationale, trop ambitieux pour l'économie privée, mais dont cette dernière va pouvoir profiter.

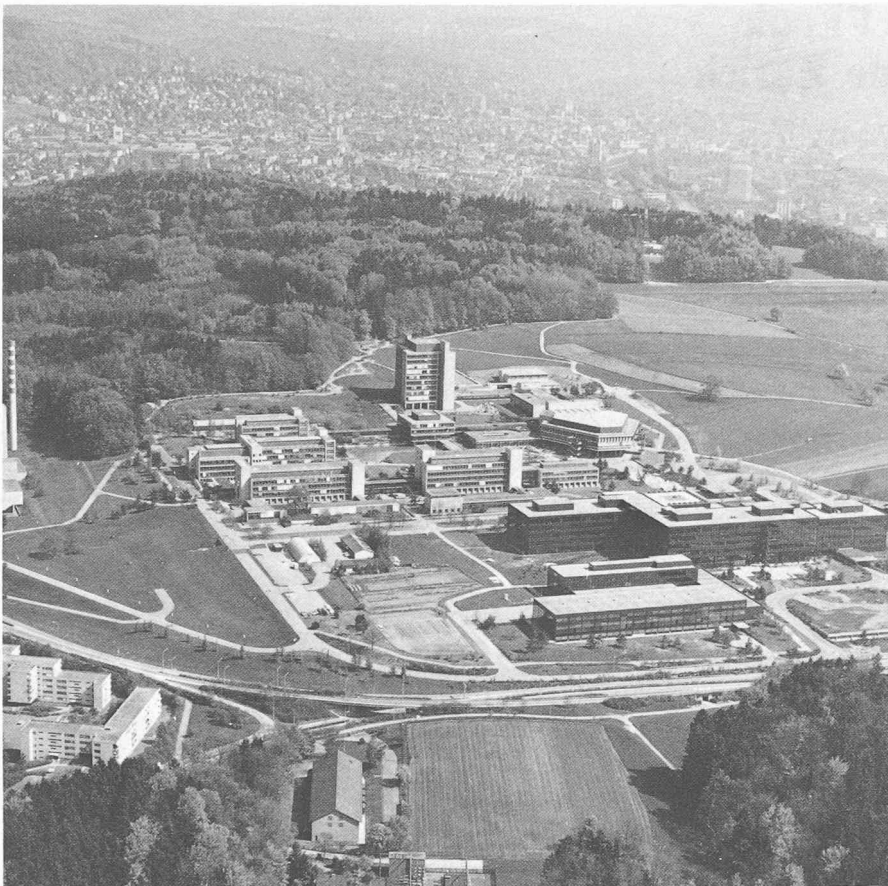
Il y a là matière à réflexion pour les politiciens dont dépend l'avenir de nos Ecoles polytechniques.

Ecologie et sciences: pas d'incompatibilité

La montée du courant écologique n'a pas épargné l'EPFZ. Ses titres autrefois



Le Polytechnicum d'hier: à la Rämistrasse.



L'EPFZ de demain: sur le Hônggerberg.

enviés n'exercent plus la même attraction. Si les branches «vertes» (agronomie, sciences forestières) ont connu un fort regain d'intérêt — sans aucune commune mesure avec les débouchés — le nombre des étudiants en génie civil, par exemple, s'est effondré sous les coups redoublés de la récession et des contempteurs de la technique. Inutile de dire que les besoins n'ont pas suivi cette courbe descendante, de sorte que l'on peut fort bien imaginer un avenir pénalisé par cette chute qui ne peut être que momentanée pour l'essentiel; pensons aux réalisations nécessitées par le développement des nations les moins privilégiées de notre planète.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'amélioration du niveau de vie et l'essor économique de ces pays requièrent des connaissances techniques et scientifiques très poussées. En effet, il ne s'agit pas d'appliquer simplement des procédés et des technologies éprouvés dans notre environnement industrialisé, mais de faire preuve d'imagination pour les adapter à des conditions naturelles, sociales et économiques très différentes. Il serait vraiment consternant de n'exporter que nos erreurs!

Même chez nous, l'importance accrue accordée à l'environnement ne s'accomode pas d'improvisation par des profanes bien intentionnés. Parler de sciences de l'environnement n'est pas un paradoxe. Là encore, l'Ecole doit

dissiper des préjugés soigneusement entretenus. Il est vrai que de grands bâtisseurs en sont sortis: ne craignons pas de proclamer que le béton est un élément indispensable de notre siècle et permet des réalisations admirables. Traiter un

Plutôt l'anglais que le français au Poly de Zurich

Notre confrère la NZZ a aussi sa page réservée aux lettres de lecteurs. Il en est un qui vient de s'indigner justement dans les colonnes du grand quotidien zurichois. Dernièrement, un professeur étranger est venu donner à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich une conférence concernant la biologie moléculaire à propos du système nerveux. Le savant conférencier ne parlait guère allemand. Il s'exprima donc en anglais. Quoi de plus normal, direz-vous, puisque l'anglais est devenu la langue internationale par excellence, comme autrefois le latin. La chose paraît moins normale quand on apprend que le conférencier venait de France. Ainsi, pour lui, et probablement pour les organisateurs, mieux valait parler anglais que français à Zurich, dans une Ecole polytechnique fédérale pourtant. On a pensé que la majorité de ses auditeurs le comprendraient mieux de la sorte. (...)

(...) Il est vrai que bien des Romands ont de la peine à se souvenir que l'allemand est la première langue officielle du pays et que bien peu d'entre nous parlent ou comprennent le dialecte suisse alémanique. Méfions-nous les uns et les autres de ce relâchement d'attention: ce n'est pas l'anglais qui jettera les meilleurs ponts sur la Sarine et facilitera la nécessaire communication entre nous, Suisses.

(Journal de Genève)

J.-S. Eggly

bon ingénieur de bétonneur ne doit pas être ressenti comme une insulte, quelques ouvrages remarquables récemment achevés ou en cours de réalisation le prouvent.

Il est facile de montrer que les diplômés des Ecoles polytechniques ne se servent pas que de béton et que leur travail est non seulement utile mais indispensable à la société tout entière, donc aussi à la préservation intelligente de l'environnement.

Dans la mesure où les Ecoles sauront exposer avec conviction leur rôle et montrer que le prix en est justifié, l'EPFZ continuera à décerner un «label suisse de qualité», reconnu dans le monde entier.

EPFZ: toute la Suisse

On permettra à un diplômé de l'EPFZ d'associer à ses vœux pour le maintien du rayonnement international de son Ecole un souhait sur le plan national: qu'elle reste également une institution pleinement nationale.

L'accession au statut fédéral de l'Ecole polytechnique de Lausanne ne comporte nullement une répartition géographique des tâches entre les deux Ecoles. Traditionnellement, de nombreux étudiants romands viennent à Zurich acquérir des notions pratiques d'allemand en même temps qu'une formation académique. Me souvenant volontiers des remarquables personnalités romandes parmi nos professeurs, je dois constater que la place faite aujourd'hui au français à l'EPFZ semble se rétrécir comme une peau de chagrin. Lorsque l'on apprend que des orateurs de langue française choisissent (ou sont priés?) de s'exprimer en anglais à l'EPFZ ou que l'on relève la part congrue des exposés français présentés à l'occasion du 125^e anniversaire de l'Ecole, on est fondé à craindre que cette dernière ne tourne le dos à la Suisse romande.

Une telle évolution serait fatale à plus d'un titre: les échanges par-dessus la Sarine sont tout aussi nécessaires et fructueux dans le domaine technique que sur le plan culturel, d'une part, et l'Ecole des bords de la Limmat dépend beaucoup du soutien des milieux romands dans une époque où elle est remise en question comme toute autre institution, d'autre part. Sur le plan fédéral, le fait d'être située dans le «Triangle d'or» de la Suisse n'est pas forcément un avantage; l'EPFZ a donc tout intérêt à cultiver ses amitiés à l'ouest de la Sarine.

Le monde universitaire technique tout entier souhaite à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich de poursuivre en Suisse et à l'étranger sur la voie qui lui a valu une estime universelle.

Jean-Pierre Weibel